

**WHITNEY SCHARER**  
*L'Âge de la lumière*





L'Âge de la lumière



Whitney Scharer

# L'Âge de la lumière

Traduction de l'anglais (États-Unis)  
par Sophie Bastide-Foltz

L(  Éditions de  
bservatoire

Titre original : *The Age of Light*, Little Brown and Company

© Whitney Scharer, 2019

ISBN : 979-10-329-0403-9

Dépôt légal : 2019, août

© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2019

170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*Pour ma mère, avec amour et gratitude*



« Les œuvres d'art naissent toujours  
de qui affronte le danger,  
de qui est allé jusqu'au bout d'une expérience  
jusqu'au point que nul humain ne peut dépasser. »

RAINER MARIA RILKE



# PREMIÈRE PARTIE



# Prologue

## FARLEY FARM, SUSSEX, ANGLETERRE

### 1966

Un chaud mois de juillet. Avec les pluies de la semaine précédente, les collines ont verdi et se dressent vers le ciel comme des seins moussus. La vue des fenêtres de la cuisine de Lee Miller embrasse tout le paysage alentour. Une route droite, caillouteuse. Des murs de pierres sèches érigés longtemps avant son arrivée ici qui découpent le paysage et canalisent les moutons occupés à ruminer. Roland, son mari, progresse sur le sentier, muni de son bâton de marcheur. Deux de leurs invités l'accompagnent, et il s'arrête pour leur signaler une taupinière où l'on risquerait de se briser la cheville ou bien une bouse de vache que certains visiteurs pourraient trouver un peu trop couleur locale.

Lee, elle, marche rarement plus loin que jusqu'au carré de plantes aromatiques, juste à côté de la cuisine. Il y a des années que Roland a cessé de lui demander de l'accompagner dans ses promenades de santé, depuis qu'elle lui a dit que tant qu'il n'aurait pas aménagé un trottoir bordé de cafés sur ces collines, elle n'allait pas perdre son temps à les arpenter. Maintenant elle pense qu'il aime bien avoir ces moments à lui, de même qu'elle ne déteste pas avoir les siens. Chaque fois qu'elle le voit s'éloigner, la main qu'elle sent sur sa gorge desserre un peu son étreinte.

La pièce où Lee se sent le mieux, à Farley Farm, c'est la cuisine. Elle n'y est pas heureuse, mais bien. Personne n'y va sans elle, et quelqu'un qui s'y aventurerait serait bien incapable de trouver ce qu'il serait venu y chercher. Des bocaux d'épices y sont empilés en équilibre instable, l'évier et le plan de travail sont encombrés de pots sales, les étagères de bouteilles d'huile et de vinaigre ouvertes. Mais Lee sait à tout moment où se trouve chaque chose, comme c'était le cas dans son atelier, où ce capharnaüm désorientait tout le monde excepté elle-même. Quand le photographe Dave Scherman, son compagnon de route pendant la guerre, venait dans sa chambre d'hôtel, au Scribe, il avait toujours un petit sarcasme à lui balancer – Tu nous prépares une expo de vieux jerrycans, Lee ? –, et quand elle est dans sa cuisine, elle repense à lui, se demandant ce qu'il lui sortirait aujourd'hui. Dave est l'un des rares parmi ses amis de l'époque de la guerre à ne pas avoir fait le voyage jusqu'ici. Elle aime autant. La dernière fois qu'elle l'a vu, quand ils vivaient encore tous à Londres, Lee avait entendu Dave dire à Paul Éluard qu'elle avait grossi, qu'elle enrageait d'avoir perdu sa beauté. Ce qui est faux, bien sûr. Elle a bien d'autres raisons d'enrager que le spectacle de l'étrangère qui l'accueille tous les matins dans le miroir, le visage bouffi sous l'effet de la vasodilatation.

Lee a suivi les cours de cuisine du Cordon Bleu il y a quelques années, et presque chaque week-end, désormais, elle prépare des dîners très élaborés dont elle fait le compte rendu dans *Vogue*. À la rubrique « Art de vivre ». Avant cela, elle a été leur correspondante de guerre, avant cela, leur correspondante pour la mode et encore avant cela, leur mannequin vedette. En 1927, un dessin Art déco de sa tête, chapeau cloche enfoncé comme un casque jusqu'aux yeux, avait ouvert une ère nouvelle de

modernité dans la mode féminine. Une carrière remarquable, c'est ce que tout le monde dit. Lee n'évoque jamais cette période.

Lee pense à *Vogue* parce qu'Audrey Withers, sa rédactrice en chef, vient dîner ce soir. Elle vient plus probablement pour lui signifier la fin de leur collaboration et elle fait le déplacement jusqu'à Farley pour le lui dire. Lee se serait elle-même virée il y a longtemps, après la vingtième date butoir dépassée ou le dixième article sur l'art de recevoir dans une maison de campagne. Audrey a toujours été loyale, cela dit, et c'est la seule rédactrice en chef à avoir jamais eu l'audace d'entretenir les femmes de choses plus importantes que les dernières tendances en matière de tenues de soirée. Audrey sera freinée par la présence d'autres invités : leur amie Bettina, et Seamus, qui est le conservateur de l'Institut pour les arts contemporains et bras droit de Roland. Lee se dit qu'Audrey ne pourra pas la virer devant les amis de Roland, et qu'elle aura le temps de la sonder, d'inverser le cours des choses, de rentrer en grâce.

Au menu de ce soir, une variante d'un repas que Lee a déjà servi. Dix plats. Asperges en croûte sauce hollandaise, brochettes d'escalopes sauce béarnaise, verrines de vichyssoise, champignons à la Penrose, mini-saucisses cuites au four, brouillade de poulet en verdure, gorgonzola aux noix, faisan braisé à la bière, sorbets au gingembre et bombe glacée Alaska servie flambée, lumières baissées. Si Lee ne peut plus travailler pour Audrey, elle la tuera à coups de beurre, de crème et de meringues arrosées de rhum.

Pendant la guerre, quand Lee exerçait son métier de reporter à Leipzig et en Normandie, Audrey était souvent la seule personne avec qui elle était en contact. Lee lui envoya ces fameuses premières photos de Buchenwald qu'Audrey publia avec un article que Lee avait tapé sur sa petite Hermès Baby, ravitaillée en cigarettes, en cognac et en rage. Audrey publia l'article très

exactement comme Lee l'avait rédigé avec en titre « Il faut le voir pour le croire » et les photos pleine page, immenses, dans toute leur abominable splendeur. Elle n'avait pas rechigné à l'idée que, quelque part à Sheffield, une mère de famille passe d'une page en papier glacé faisant la publicité des derniers gants de Schiaparelli à une autre montrant un gardien SS battu et contusionné, au nez cassé et au visage porcine couvert d'un épais sang noir.

Il est midi et Lee se met aux Penrose, un plat de son invention composé de champignons fermés, fourrés de foie gras à l'aide d'une douille et garnis de paprika pour les faire ressembler aux roses qui poussent à la lisière du jardin aux herbes. On peut facilement le rater, et il faut des heures pour le préparer. Roland se fâche souvent parce qu'elle lui dit que le dîner sera prêt à huit heures, alors qu'elle n'apportera le premier plat qu'à neuf, dix, ou onze heures, quand les invités seront fatigués et auront trop bu. Lee n'en a cure. Un jour, elle a fait un tassergal grillé en hommage à un tableau de Miró, et même Roland a reconnu que l'attente en valait la peine.

Mais ce soir, Lee sera à l'heure. Elle émergera de la cuisine calme et souveraine, et les mets arriveront sur la table les uns après les autres en un ballet impeccablement exécuté. Il y a quelque chose de magique dans un repas de ce type, et dans ses bons jours, ça lui rappelle ce qu'elle éprouvait dans la chambre noire, où il fallait avoir des gestes aussi précis et bien réglés.

Lee finit les Penrose, les pose au-dessus du réfrigérateur. Ensuite, elle fait la sauce hollandaise, une plus grande quantité que nécessaire, battant les jaunes d'œufs avec le jus de citron dans une casserole en cuivre, en émettant un petit bruit métallique contre ses parois. Dehors, Roland et les premiers invités arrivés grimpent une colline, en file indienne, comme des canards, puis s'enfoncent dans une vallée, cachés à sa vue.

Que dira-t-elle à Audrey ? Lee a des idées d'articles, dont aucune n'est bonne. Elle a des excuses. Oui, c'est mieux, plus juste. L'année a été dure, l'emménagement ici, n'avoir pu aller à Londres que quelques jours par mois, être coupée de tout. Mais elle sait qu'elle écrit toujours aussi bien. Que ses photos sont toujours aussi bonnes. Ou qu'elles le seraient si elle pouvait en faire, si elle arrivait à se débarrasser de cette abrutissante mélancolie qu'elle traîne avec elle comme une chape de plomb. Elle va dire à Audrey que là, maintenant, elle se sent prête. Elle va lui dire qu'elle a viré tout le bordel qui se trouvait dans une des chambres pour y installer sa machine à écrire, le bureau poussé sous une petite fenêtre carrée qui encadre joliment la vue de l'allée partant de la ferme. Lee en a même fait une photo, la première depuis des mois, en cadrant la fenêtre dans le viseur, une vue dans la vue, et l'a punaisée à côté de son bureau. Audrey sera contente de savoir que Lee a pris une photo. Qu'elle est restée assise là, à caresser le châssis de sa machine à écrire, à regarder les poules picorer dans l'allée. Quand Audrey le lui demandera, Lee lui livrera des descriptions pénétrantes de la vie à la campagne. Elle lui donnera tout ce qu'elle voudra sur la vie qu'elle s'y est faite, dans les temps, et avec des photos si elle y parvient.

À quatre heures, Lee a presque tout préparé et fait sa *mise en place*<sup>1</sup>, les petits bols pleins de marjolaine finement hachée, de sel de mer, d'anchois, de poivre de Cayenne et de toutes les épices dont elle aura besoin pour cuisiner. Elle remet un glaçon dans son verre et se rend dans la salle à manger où se trouve une longue table à tréteaux vermoulue, assez grande pour accueillir vingt-quatre personnes. La cheminée, à l'autre bout de la pièce, évoque Henry VIII, des cochons de lait grillés, de grosses cruches de vin. Au-dessus, le portrait de Lee par Picasso, qui a

1. En français dans le texte (N.d.T- toutes les notes sont de la traductrice).

toujours été l'image d'elle qu'elle préfère, cette façon qu'il a eue de capter son sourire, avec ses dents écartées. Autour, quelques-unes des pièces préférées de la collection de Roland, accrochées bord à bord, Ernst à côté de Miró à côté de Turnbull. Au cours des années, ils y ont ajouté quelques tableaux de surréalistes inconnus : un oiseau empaillé retourné reposant sur l'un des cadres, une traverse de chemin de fer sur laquelle est peinte une bouche géante, une vague image de femme, les cheveux emmêlés logés dans l'un des cadres les plus luxueux qu'ils ont pu trouver. Lee va s'asseoir à la table. Ses pieds commencent à gonfler. Elle agite un peu son verre, les glaçons dansent dans son whisky.

Roland revient de sa petite marche juste au moment où une Morris surbaissée remonte l'allée, le grondement du moteur annonçant son arrivée. Il s'arrête sur le seuil de la cuisine – il reste souvent là, à regarder Lee dans l'entrebâillement de la porte, comme s'il s'interdisait d'entrer dans son fief.

– Bonne marche, aujourd'hui, dit-il, se frottant le nez avec ses doigts fins de sculpteur. Nous avons vu une couleuvre sur le sentier. Elle devait mesurer entre un mètre cinquante et deux mètres.

Lee hoche la tête, sans se tourner vers lui, remuant une longue cuiller dans la casserole où elle fait bouillir des pommes de terre.

– Ça sent bon, dit-il humant l'air, tu as mis de l'ail.

– C'est le poulet.

Il hume de nouveau.

– À quelle heure arrive Audrey ?

– Je crois que c'est elle, là, dit Lee très posément, comme si le crissement des pneus sur les pavés ne l'avait pas rendue fébrile.

– Tu vas l'accueillir, ou j'y vais ?

- Toi, c'est mieux, dit Lee en désignant le désordre. Je suis en plein milieu d'une douzaine de trucs, là.

Roland la regarde longuement avant de s'éloigner.

L'eau bout vraiment, à présent, la vapeur s'élevant autour du visage de Lee penchée au-dessus. La règle avec les pommes de terre : commencer avec de l'eau du robinet, froide, de sorte qu'il y en ait plus qu'il n'en faut. Pour qu'elles puissent bouger. Collées les unes aux autres, elles deviennent farineuses. Lee les fait cuire entières et les coupe lorsqu'elles sont encore fumantes. La plupart des gens n'attachent pas assez d'importance aux pommes de terre.

La voix de Roland lui parvient de l'entrée, puissante.

- Audrey ! Tu ne sais donc pas que les amis entrent par derrière dans le Sussex ?

Puis la voix aiguë, raffinée d'Audrey qui lui répond. Lee se dépêche d'aller chercher la bouteille qu'elle a cachée derrière les boccoux et se ressert un verre. Elle entend de nouveau leurs pas sur le gravier quand ils retournent vers la voiture puis, quand ils en reviennent, un grincement et le claquement de la porte moustiquaire, aussi fort qu'un coup de feu. Le bruit lui envoie une onde électrique le long de la colonne vertébrale et là, soudain, la panique s'empare d'elle, Lee est dans le noir le plus complet. Il y a une drôle d'odeur dans l'air et elle craint que quelque chose ne soit en train de brûler, mais elle n'arrive pas à se déplacer jusqu'au four pour vérifier. Elle ne voit plus rien ; et comme chaque fois que ça lui arrive, même quand elle a les yeux ouverts, elle y est de nouveau, à Saint-Malo, cette fois, la chemise trempée de sueur, tapie dans une cave, les muscles de ses cuisses paralysés, à attendre que l'écho des bombes s'éloigne.

Elle ne parvient pas à chasser ces images. Elles se logent comme des éclats d'obus dans son cerveau et elle ne sait jamais

à quel moment elles vont resurgir. Cette fois, quand Lee revient au présent, elle est blottie dans un coin de la cuisine, genoux serrés contre sa poitrine. Elle se remet tant bien que mal debout, soulagée que personne ne l'ait vue.

La solution est là, dans ce verre. Elle l'attrape, le colle à son front pour en sentir la fraîcheur, en avale une gorgée, puis une autre. Le minuteur sonne. Lee sursaute encore, tente de se ressaisir, sort une pomme de terre de la casserole, la teste avec ses dents. Elle est si chaude que Lee a un mouvement de recul et que la pomme de terre va s'écraser avec un bruit sourd sur le sol carrelé. Une autre gorgée de whisky, la panique augmente, la pièce tourne autour d'elle, se distord comme le reflet de son visage sur la surface en cuivre de la casserole ; elle veut laisser là le repas et monter à son bureau, où elle pourra de nouveau regarder les moutons, le paysage où tout n'est qu'ordre et propreté, tel que c'était des centaines d'années avant qu'ils ne viennent s'installer ici.

Elle est déjà presque hors de la pièce et se dirige vers l'escalier de derrière quand elle entend la voix d'Audrey. « Lee ! » Audrey apparaît sur le seuil de la cuisine, les bras tendus, le sourire aux lèvres. « Alors c'est ici que ça se passe, toute cette magie. J'ai vu tes photos, mais c'est tellement plus chouette de voir ça en vrai. »

Audrey n'a pas changé : toute menue, un léger foulard de soie noué autour du cou, impeccable. Elle a des cheveux blonds teints ondulés, des dents tout à fait acceptables qui font vaguement penser à un blaireau et, au travail, elle porte toujours un petit bouquet au revers de sa veste de tailleur. Elle en porte un aujourd'hui. Bouquet mis à part, Audrey est la personne la moins narcissique que Lee ait jamais rencontrée, et ce n'est pas rien pour quelqu'un qui fréquente le monde de la mode depuis plus de trente ans. Lee pose son verre, s'essuie les mains